

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les écritures de femmes en 1982 Intériorisation et transformation

Richard Giguère

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, R. (1982). Compte rendu de [Les écritures de femmes en 1982 : intériorisation et transformation]. *Lettres québécoises*, (27), 35–36.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Les écritures de femmes en 1982 : intérieurisation et transformation

La poésie écrite par des femmes au Québec remonte à plus d'un demi-siècle mais, si l'on excepte le « mouvement féminin » des années trente et quelques auteures-vedettes comme Rina Lasnier ou Anne Hébert, cette poésie n'a guère eu d'impact déterminant sur la littérature québécoise avant les années soixante et soixante-dix. Il y a un caractère d'urgence qui existe du côté des écritures de femmes depuis à peu près le milieu des années soixante-dix : depuis la fondation des *Têtes de pioche* et de la *Nouvelle Barre du jour*, depuis la parution des recueils de maturité de Nicole Brossard et de Madeleine Gagnon, depuis les premiers textes de France Théoret, Yolande Villemaire, Francine Déry, France Vézina, Carole Massé, depuis les spectacles-événements de la *Nef des sorcières* et des *Fées ont soif*.

Or il semble que le texte des femmes, et particulièrement celui des poètes, est en train de se transformer petit à petit. Pendant longtemps le recueil typique a été le récit d'une révolte, d'une femme qui raconte plus ou moins rageusement la prison dorée de son enfance et de son adolescence et qui crie son besoin de libération. Suite à cette poésie de prise de conscience et de dénonciation, on s'attache beaucoup plus maintenant à décrire le processus de renouvellement des relations familiales et sociales, à voir comment mettre fin aux abus de pouvoir et à la

domination phalocrates. Ou alors on passe carrément à autre chose. Sans oublier pour autant la nature et les objectifs de la lutte des femmes, de plus en plus d'auteures qui ont déjà assumé le texte féministe mettent l'accent sur d'autres préoccupations. Quelques-uns des recueils que j'ai lus dernièrement, ceux de Julie Stanton et de Célyne Fortin, ceux de Jocelyne Felix et de Madeleine Gagnon me semblent illustrer ces nouvelles tendances.

La Nomade de Julie Stanton



La Nomade (l'Hexagone, 1982, 55 p.), le deuxième recueil de poésie de Julie Stanton, est un chant d'exorcisme qui décrit comment par la parole, par le cri, par la révolte la femme est en train de passer de l'ère de la soumission à celle de la rébellion. Le chant est découpé en seize versets et met en scène un sujet-femme conscient de sa situation et décidé à agir :

*Elle marche vers moi sur une terre
rouge
Elle marche avec son passé sur le
dos
où dorment des enfants morts-nés
où pleurent des femmes d'eau et de
vent
où gisent des hommes outrecuidants
(p. 7)*

Aveugle mais libre, clairvoyante, prophétesse, cette femme en colère crie à la subversion après des « siècles de servage ». L'essentiel du recueil tient dans un rite d'exorcisme maintes fois répété dans le texte et qui est une référence explicite au rituel de la mort et de la résurrection du *Tombeau des rois* d'Anne Hébert :

*— Je ferme les yeux
je vacille
et regarde à nouveau le tombeau
qui pille la vengeance
qu'éventre le levain de la résur-
rection (p. 25)*

— *Sept jours et sept nuits puis un
jour encore
Elle crie sa parole
(. . .)
Elle se tient debout
au centre de sa parole
sentinelle dévastée
(. . .)
Elle se tient en équilibre
sur la trace des jours
(. . .)
car les mondes à venir (p. 29-31)*

Cette femme en mouvement annonce « l'éclatement des gorges de femmes », le « moment où cette terre promise nous sera rendue », « le jour de notre clameur ». Mais le ton triomphaliste des dernières pages du texte ne doit pas faire oublier le questionnement anxieux qui marque tout le recueil.

Le caractère lyrique du poème est particulièrement réussi. Le texte est marqué par des reprises, des répétitions, des anaphores, des leitmotifs qui démontrent que la technique du chant est bien appliquée par l'auteure. Les emprunts à la thématique et à la symbolique d'Anne Hébert et d'Andrée Chédid (parmi une dizaine de poètes cités) peuvent sembler nombreux, mais en fait pour Julie Stanton il ne s'agit pas tellement d'emprunts mais de vers, de lignes, de bouts de textes intégrés dans une continuité dynamique. *La Nomade* est un texte qui reprend et poursuit un seul et grand texte, une sorte de « mégatexte » : le chant d'exorcisme et de libération des femmes écrit par plusieurs auteures à la fois dispersées et réunies dans le temps et dans l'espace. Cette formule a toutefois des désavantages. Le symbolisme du recueil (« Elle », « la Bête », « l'Autre », l'origine, la mémoire, . . .) reprend un air connu et innove peu en poésie québécoise ; le procédé des citations ajouté à celui des répétitions et des reprises engendre des longueurs, crée un rythme qui se brise, puis reprend, puis se brise de nouveau. *La Nomade* est un beau chant dont il n'est pas question de remettre en cause la pertinence, mais qui arrive un peu tard, après tous les autres.

Femme fragmentée de Célyne Fortin



Femme fragmentée (le Noroît, 1982, n.p.) est le premier recueil de Célyne Fortin, par ailleurs connue comme l'une des animatrices des Éditions du Noroît depuis une dizaine d'années. Cette poésie procède à l'inverse du chant de Julie Stanton, par fragments. Les citations de France Théoret et d'Anne-Marie Alonzo placées en exergue aux trois parties du recueil sont explicites à ce sujet :

— *Pendant des années, je n'ai pu
écrire autres choses que des
fragments. Ces fragments sont
des morceaux que je levais ou
volais à la vie quotidienne. (F.
Théoret)*

— *Je fonctionne par fragments et
j'écris de la même façon. (. . .)
Je vis une vie par morceaux qui
sont intenses et passionnés, alors
je me dis aujourd'hui j'ai vécu un
fragment demain je verrai et si
les fragments vont ensemble tant
mieux, sinon tant pis. (A.-M.
Alonzo)*

La première suite de 19 fragments, « Femme », met en scène un sujet qui veut se reprendre en main, se reprendre en charge par les gestes, les paroles, l'écriture, la tendresse, le désir et le rêve. Dans cette suite plus que dans les deux autres, « Heures » et « Fragments », l'auteure déploie une écriture qui, déjà pleine de trouvailles promet, une écriture concentrée qui ne demande qu'à se raffermir et à évoluer :

— *je me vis
aucune censure
hormis l'orthographe
il faut vider l'armoire aux senti-
ments
comme on casse un oeuf
avant que le germe prenne forme*

— *briser les mots
casser les fils morts
survivre de tendresse
refaire les jeux de l'amour
se moquer de la femme fidèle
retrouver le temps fou
des tempêtes blanches sous les
draps*

